

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

DÉCRYPTAGE
ÉVOLUTION
NON FAVORISÉE

CULTURE
*Mixité,
un équilibre
fragile ?*

Marie Motte
UN COMBAT SANS FAIM

focus sur

FOOTBALL GAÉLIQUE
**UN SPORT
EN PLEIN ESSOR**



Celle qui

renoue avec son corps meurtri

Elle n'a plus la force de vivre. S'allonger et fermer les yeux, doucement. N'est-ce pas bien plus attirant ? Ce serait la fin, le dernier souffle. L'idée l'enveloppe de ses doigts gantés, lui murmurant qu'il n'y en a plus pour longtemps. Ce ne sera pas douloureux, elle aura juste à se laisser emporter. Mais elle sait que vouloir clore ses paupières n'est pas suffisant, il faudrait autre chose pour l'accompagner définitivement. Peut-être que dans quelques mois elle y arriverait seule, il fallait attendre, attendre de disparaître.

Elle a 16 ans, Marie Motte, quand cette pensée prend possession de son esprit et de son corps amaigri, affaibli, meurtri. Aujourd'hui, elle a repris vie, après un combat acharné contre la maladie mentale qu'est l'anorexie. La jeune femme, âgée de 19 ans, passe cette année son bac S – aménagé sur 2 ans - au lycée Zola à Rennes, envisageant la suite avec enthousiasme, chose qu'elle n'aurait pas imaginé pouvoir faire il y a peu, en 2014. La lycéenne témoigne de cette expérience pouvant s'avérer mortifère dans *Quatre-vingt-dix larmes sans faim*, publié aux éditions brétiliennes Yellow Concept, en avril dernier. Elle y dresse un état des lieux bouleversant. La maigreur morbide, la sensation de faim à combattre, le déni profond, la mort comme évidence. « Je disais aux médecins que ça ne servait à rien de s'occuper de moi. Avec du recul, c'est plus difficile d'en parler. Inconsciemment, il y a une lutte quand même pour que ça n'arrive pas. Rétrospectivement, on se dit qu'on eu a de la chance. », explique Marie Motte. La chance de retrouver l'espoir et l'envie de s'en sortir, insufflée par sa famille qui la soutient et l'encourage. Lors de cette période, elle s'est coupée de son entourage, convaincue que ses ami-e-s ne pouvaient pas comprendre. Elle se renferme sur elle-même : « C'est la dépression qui entraîne ça. On s'isole. Les idées noires arrivent très vite. Après, on se demande pourquoi on a fait ça... » Son livre ne tend pas à expliquer ce qui l'a menée à l'anorexie. Mais plutôt à révéler les perversités d'une maladie inconnue, souvent associée à un caprice de jeune fille qui veut mincir. Profonde et complexe, elle détruit le corps et pourrit l'esprit, même une fois reconnue et traitée par un processus de

longue haleine – et de nombreuses hospitalisations – pour surmonter non seulement les angoisses mais aussi la voix dans la tête qui annihile le pragmatisme et le raisonnable. Marie rompt le cliché et le tabou, malgré des souvenirs et des ressentis douloureux : « Je me culpabilise toute seule d'avoir vécu ça. Il y a des blessures qui restent, la honte aussi. Il faut assumer d'avoir vécu la maladie, d'avoir vécu cette maladie. » Celle qui touche en majorité la tranche des 15-35 ans, tous milieux confondus. Aujourd'hui, l'auteure souhaite alerter sur les conséquences de la pression mise sur les femmes, qui s'immisce dans l'inconscient et se répand comme un venin depuis le plus jeune âge. Pour celle qui a écrit dans des carnets le quotidien de l'enfer vécu en temps réel, la sensibilisation par le témoignage écrit apparaît claire. Car l'écriture a joué un rôle majeur dans sa prise de conscience à un moment où son corps s'autodétruisait, la lecture devenait alors quasiment impossible et annoter des mots dans un carnet, un calvaire. « Moi je voulais continuer à écrire. La passion donne un objectif et permet de se dépasser. », souligne-t-elle soutenue de son sourire enthousiaste et communicatif. Impliquée dans l'association Solidarité Anorexie Boulimie 35, elle apprend depuis un an et demi à se réinsérer dans son propre corps, à s'accepter et se retrouver. « Mon corps me plaît comme ça pour l'instant, affirme-t-elle joyeusement. L'alimentation se remet petit à petit même si l'étape de partage des repas avec toute la famille est encore dure. On se sort du danger imminent puis on efface les traces, les empreintes. Tout ne peut pas être parfait, mais je vis bien, progressivement, je lâche prise et ça se débloquent le moment venu. Mais déjà il y a des signes : la sueur, les sensations de faim... Comme tout le monde et ça fait trop du bien ! » Parler de guérison est prématuré. Néanmoins, Marie Motte aspire à aller de l'avant et surtout ne pas être réduite à la maladie. Avec un premier ouvrage sensible et essentiel pour l'évolution des mentalités, elle poursuit son écriture et recèle d'idées pour un futur roman. Pour l'heure, elle vise des études de psycho, passionnée par les méandres, failles et forces de l'esprit.

■ MARINE COMBE

canal b
94 MHz Radio curieuse

ON AIR

My fish is fresh

Art : www.myfishisfresh.com

YEGG

ÉDITO | LA CULTURE CELTE AU RENDEZ-VOUS
PAR MARINE COMBE, REDACTRICE EN CHEF

Jun 2016. Entre Roland Garros et l'Euro de football, le sport fait l'actualité. Puis ce sera le tour de France en juillet et les JO de Rio en août. Et comme toujours, ce sont majoritairement les hommes qui sont sous les feux des projecteurs. Pourtant, la Bretagne a accueilli la coupe du monde militaire de football féminin du 24 mai au 5 juin (et la Ville de Rennes avait choisi la championne rennaise de rugby Sandrine Agricole comme ambassadrice), les gradins du Roazhon Park ont vibré lors du match de qualif pour l'Euro 2017 de football féminin opposant la France à la Grèce, les handballeuses de Brest ont remporté la coupe de France et l'équipe locale du Saint-Grégoire Rennes Métropole Handball a fêté fin mai sa montée en D2. Des événements à saluer, des victoires à savourer. Elles évoluent pour la plupart en tant qu'amateurs et ne disposent pas de moyens similaires à ceux des hommes. Et même quand un semblant d'égalité plane au dessus d'une discipline, le sexisme fait rage. On se rappelle les propos de Raymond Moore lors de l'Open BNP Paribas ou ceux de Novak Djokovic, réticent à ce que les joueuses de tennis bénéficient du même « prize money » que les hommes, sous prétexte que ces dernières ne remplissent pas autant gradins que ces messieurs... Qu'il se remplisse le bide de Gerblé à en vomir sur le cour et qu'il nous laisse nous délecter du développement des équipes féminines.

À l'instar de celles que l'on découvre cette année : les joueuses de football gaélique ! Les Rennaises n'ont pas à rougir de leurs performances, au contraire, elles méritent d'être découvertes et soutenues. Portant fièrement les couleurs rouge et noire, les filles du club Ar Gwazi Gouez sont championnes de Bretagne et doubles championnes de France, bientôt triples championnes du titre (on peut le dire en toute confiance au vu de l'écart de points entre elles, premières du classement, et le reste des équipes) ! Voilà qui nous fait rougir de ne pas les avoir rencontrées plus tôt. Sur la pelouse comme sur le bord du terrain, les sportives démontrent un esprit d'équipe solide et une véritable envie de partager cette discipline méconnue - à tort - avec le grand public.



LES MILITAIRES, LE FOOT ET LA BRETAGNE ?

Du 24 mai au 5 juin, la Bretagne se faisait terre d'accueil de 8 nations - Allemagne, Brésil, Cameroun, Canada, Corée du Sud, Etats-Unis, France et Pays-Bas - pour la première Coupe du monde militaire de football féminin. Un événement surprenant et inattendu qui s'est déroulé à Rennes pour l'ouverture du championnat avec l'équipe de France et certains matchs de poule au stade du commandant Bouguoin. Le reste de la compétition était à suivre à Chantepie, Cesson-Sévigné ou encore Saint-Malo, Saint-Brieuc et Vannes. L'occasion de découvrir des équipes féminines internationales mais aussi de s'intéresser à l'équipe nationale - composée de 23 joueuses de l'armée de Terre, de l'armée de l'Air, de la Gendarmerie Nationale et de réservistes - qualifiée d'office puisque victorieuse lors du premier tournoi européen de football féminin militaire en mai 2014 et médaillée d'argent aux jeux mondiaux militaires lors de l'été 2015. On n'oublie cependant pas que les femmes ne représentent encore que 15% des effectifs de l'armée française (ce qui la propulse au 4e rang des armées les plus féminisées au monde, on n'ose imaginer les chiffres des autres pays...). Mais à quelques jours de l'Euro masculin, en France du 10 juin au 10 juillet, on est ravi-e-s que les regards se soient braqués sur une équipe féminine méconnue. Il faudra maintenant attendre 2017 pour que les féminines tricolores (non militaires cette fois) disputent leur Euro de football !

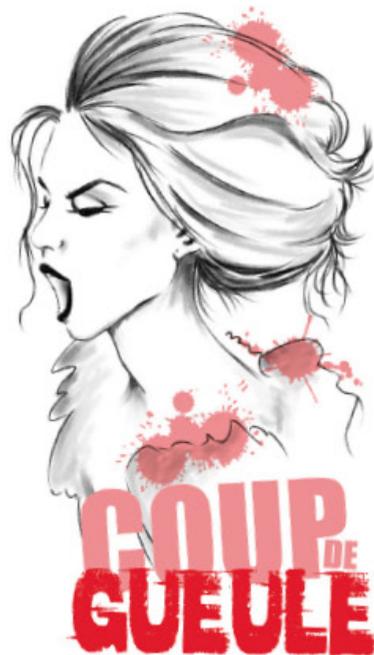
! MARINE COMBE

ARMÉE DE CLICHÉS

ARRÊTONS DE PERPÉTER LES CLICHÉS !!!

L'initiative d'Orange qui en 2011 s'entoure d'entreprises partenaires comme Airbus, Nokia, Vinci, STMicroelectronics ou encore France Télévisions pour fonder l'association Capital Filles est à saluer. Basée sur le marrainage, elle favorise la mixité dans les secteurs professionnels - et pas uniquement le social ou l'éducation - en informant les jeunes filles sur les métiers d'avenir et en leur donnant accès à la découverte des formations et des entreprises. Le 26 avril dernier, l'hôtel de Rennes Métropole accueillait le forum « L'égalité des chances au féminin » et regroupait environ 150 filleules Capital filles de la capitale bretonne, de Bruz, de Lannion ou encore de Guingamp. Les échanges tournent alors autour de la féminisation des métiers, des écarts de salaires et de la difficulté pour les femmes à s'imposer dans les professions pensées masculines, comme l'industrie, l'ingénierie, les postes techniques, etc. Mais lorsque Christine Porte, employée de Météo France déclare « Je ne suis pas féministe, j'aime aussi travailler avec des hommes », ça nous heurte profondément. Personne ne réagit. Pourtant, en tenant de tels propos, on perpétue les clichés. En 2016, il faut encore le rappeler, le féminisme, c'est la lutte pour l'égalité des sexes, c'est le combat contre les conséquences du patriarcat instauré et ancré dans les mentalités. Quelle tristesse de l'entendre dans un tel moment, dans la bouche d'une femme... Rageant !

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | JUIN 2016

- La tête et le corps affaibli - p.2
- Une équipe variée - p.12
- Femmes en avant (et arrière) - p.6
- L'équilibre des sexes - p.24
- Une lutte lente - p.8
- La culture en bref - p.26
- La politique en bref - p.9
- Humour féministe ? - p.27
- Stop au harcèlement scolaire - p.10
- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30

LA RÉDACTION | NUMÉRO 48

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CELIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 LOUISE PILLAIS | JOURNALISTE | louise.pillais@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CELIAN RAMIS

UNE LUTTE PEU VISIBLE...

MADAMOISELLE !
VOUS ÊTES CHARMANTE
ON FAIT CONNAISSANCE ?
C'EST QUOI TON NUMÉRO ?
TA PETITE JUPE C'EST POUR MOI ?
T'ES BONNE TU M'EXCITES
RÉPONDs SALE CHIENNE
STOP - ÇA SUFFIT

«STOP ÇA SUFFIT!»: LE PLAN CONTRE LE HARCÈLEMENT DANS LES TRANSPORTS

« *Keolis s'engage dans la lutte contre le harcèlement dans les transports* », peut-on lire sur le site du Star, réseau rennais de transports en commun. Pourtant, la campagne d'affichage effectuée en avril et mai 2016 a été de faible portée.

« Cette campagne interpellera, choquera peut-être. Sans nul doute, elle éveillera les consciences sur ce que vivent des millions de femmes au quotidien. » Marisol Touraine, alors ministre des Affaires sociales, de la Santé et des Droits des femmes, aurait pu avoir raison en écrivant cette phrase dans le dossier de presse du 9 novembre 2015, date du lancement de la première campagne nationale contre le harcèlement sexiste et les violences sexuelles dans les transports (intervenue dans le cadre d'un plan gouvernemental incluant 12 mesures annoncées le 9 juillet précédent). Si la capitale bretonne ne figurait pas dans les agglomérations concernées, un affichage à Rennes a cependant été effectué. « 15j début avril sur les écrans bus et métro, star.fr et tweet #starbusmetro. A revoir dans l'année. », a répondu le réseau de transports publics via Twitter lorsque la rédaction s'est interrogée sur la pertinence du positionnement des affiches. En effet, en mai, sur les quais du métro, ces dernières – au format type A4 – étaient exposées à hauteur d'enfant, limitant par conséquent leur visi-

bilité et leur impact. « Pr les lire il faut se tenir à – 1m de l'affiche. Qd se tient-on si près face à 1 mur de métro ? » se demande Brucie (@USSBrotherhood). En réponse concernant les écrans, les twittas réagissent : « si je peux me permettre : elles n'apparaissent pas assez longtemps et trop petit sur les écrans pour être lues », nous dit Cap (@sweetstel), soulignant tout de même une « excellente initiative » qui mériterait d'être améliorée. Même réaction du côté de Catherine Gabillard (@catgab35) qui signale : « a eu son heure sur les écrans, mais pas longtemps, il est vrai ». Les usagères et usagers devront désormais attendre un autre moment de l'année pour être sensibilisé-e-s contre le fléau du harcèlement sexiste et sexuel dans les transports. Quand ? On ne sait pas. Ni Keolis Rennes, ni le réseau Star n'a répondu à la question posée le 19 mai dernier. Dernier tweet obtenu, preuve que l'engagement déclaré sur leur site a un prix : « On l'aurait bien laissé, mais on a tellement de choses à afficher :) »

| MARINE COMBE

bref

SI JE VEUX !

Le collectif La cavale, qui est composé de Susana Arbizu, Henri Belin, Nicolas Drouet et Mickaël Foucault, travaille depuis 3 ans au docu *Quand je veux, si je veux !*, sillonnant les routes de France à la rencontre de femmes ayant avorté et témoignant de cette expérience intime. Le 26 mai, Histoire du féminisme à Rennes et le Planning familial 35 organisaient une soirée de soutien au film, à l'Hôtel Pasteur de Rennes.

bref

sur la toile

chiffre du mois

D2

Le 28 mai dernier, les joueuses du Saint-Grégoire Rennes Métropole Handball ont fêté la réussite de leurs performances sportives et ainsi leur montée en D2.

chiffre du mois

le tweet du mois

Vous avez le droit de ne pas aimer tous les corps heln. On vous demande simplement de ne pas commenter, critiquer, juger, comparer.

GÉ @Ge_sels / 14-05-2016

bref

RENCONTRE PUISSANTE

Jeudi 26 mai, la librairie Le Failler invitait Annie Ernaux pour une rencontre à l'espace Ouest France de Rennes. Un moment marquant pour tou-te-s celles et ceux qui étaient présents, pendu-e-s aux lèvres de l'auteur de *La place, L'événement, Passion Simple, L'autre fille* et plus récemment son dernier ouvrage, *Mémoire de fille*. Notre article sur cette rencontre bouleversante à lire sur yeggmag.fr - 02/06/2016.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



MONICA MEJIA

PSYCHOLOGUE CLINICIENNE,
FONDATRICE DE «LA VIE DES PARENTS»

Le 27 avril, la professionnelle colombienne - qui accompagne au quotidien les parents et les adultes exerçant auprès de la petite enfance à travers des ateliers individuels ou collectifs - participait à la conférence organisée au Volume de Vern-sur-Seiche « Prévenir le harcèlement de l'enfant en milieu scolaire ».

Qu'entend-on par harcèlement scolaire ?

On mélange pas mal de chose : agressivité, violence, gestion des conflits et autonomie. Et il y a une confusion quant à la place de l'adulte et de l'enfant. Il faut différencier l'agressivité de la violence. La mère, l'enfant l'utilise pour tester les limites et a besoin que l'adulte lui dise quand il va trop loin, pour mettre des mots, pour se développer. Le moyen pour prévenir le harcèlement scolaire, c'est l'empathie. Si on travaille ça à 3-4 ans, que l'on fait la différence entre les émotions, on l'aide à percevoir le langage émotionnel et à bénéficier de repères quant à ce que l'on attend de lui individuellement mais aussi dans le groupe. L'agressivité a besoin d'être cadrée, l'enfant a besoin du conflit pour comprendre le vivre ensemble. La présence de l'adulte est importante pour montrer et accepter les différences.

Quand intervient le harcèlement ?

Quand les différences n'ont pas été tolérées, accompagnées. Il y a toujours un harceleur, un harcelé, des témoins. Tout le monde joue un rôle, pour se faire accepter, se mettre en valeur, montrer son pouvoir... Tous vivent une souffrance et une culpabilité mais l'expriment différemment. D'où la nécessité d'une communication ouverte. Les adultes doivent établir un partenariat entre parents et école. C'est souvent le contraire qui se produit. Je dirais qu'on ne parle pas de harcèlement scolaire avant 9 ans. Cognitivement, l'enfant peut comprendre l'Autre à partir de 4 ans, si on a pris le temps d'expliquer les émotions avec lui. Vers 7-8 ans, ils découvrent les règles du vivre ensemble et créent des affinités. Mais il n'y a aucun profil type. Plus un contexte, environnement. Ce qui ne veut pas dire qu'un enfant en rupture avec ses parents sera forcément un harceleur.

Comment le détecter et agir ?

En groupe, les enfants peuvent jouer les 3 rôles. On travaille l'empathie, le ressenti de la violence et l'impact sur les autres. L'enfant victime va souvent changer de comportement à la maison et à l'école. Manifester l'envie de ne pas aller à l'école, somatiser, avoir des marques de coups inexplicables, perdre régulièrement ses affaires... Ce n'est pas toujours clair et évident. Sans être trop frontal, il faut rétablir une relation de confiance. Lui permettre de s'exprimer, faire des activités ensemble et la qualité de ce temps va ouvrir la porte au dialogue. Ce sont des enfants, il faut les décoder, lire entre les lignes. Pour moi, l'essentiel est l'observation et la communication. On parle un peu trop de harcèlement. Je préfère parler de processus de socialisation quand ils sont petits pour pouvoir les accompagner. En comprenant, on pourra les guider. **MARINE COMBE**



© OÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Actualité Culture Focus Le magazine La rédaction



LE TABOU DE L'EXCISION ET L'AMBIGÜITÉ DU COMBAT

ACTUALITÉ CULTURE



FOCUS SUR FEMMES DJs QUELLE PLACE POUR ELLES ?

CULTURE
Un premier
album de
Leaders

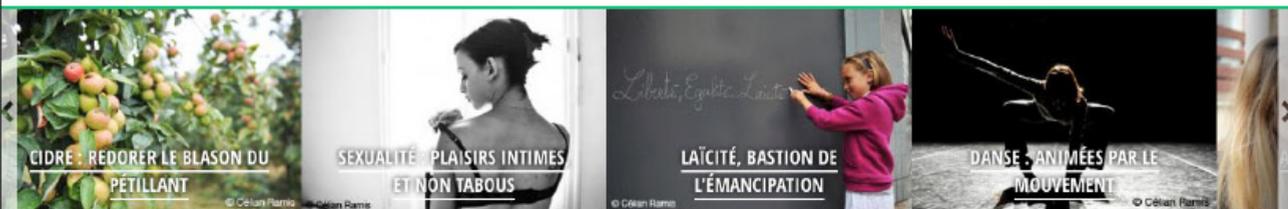
DÉCRIVAGE

Stephanie Bouffon
THÉÂTRE SOLIDAIRE

LIRE LE MAG

TÉLÉCHARGER

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

Gaelique Football

Roazhon
1999

Gaelique

Unies dans un sport en développement



Sport collectif à part entière, empreint de foot, hand, rugby ou volley, le football gaélique est une véritable institution en Irlande. Dans l'Hexagone, cette discipline est quasiment inconnue. En tout cas, bien trop méconnue. En France, 23 clubs, principalement dans l'Ouest mais pas seulement, développent activement ce sport et 12 clubs sont en création, majoritairement dans le Sud Est. Parmi toutes les associations sportives de la Fédération de Football Gaélique, toutes n'ont pas encore d'équipe féminine. La capitale bretonne peut se vanter de son côté d'en avoir une. Et pas des moindres ! Championnes de Bretagne et doubles championnes de France, les joueuses rennaises sont en passe d'être sacrées triples championnes, le 11 juin à Clermont-Ferrand. Ce jour-là, certaines d'entre elles seront sélectionnées pour les championnats du monde. Rencontre avec l'équipe et découverte d'un sport aussi varié que les profils des joueuses.

La diversité force de l'équipe rennaise

En 1994, des expatriés irlandais fondent le premier club de football gaélique, à Paris. Quatre ans plus tard, les Celtes du nord ont l'idée d'en faire de même à Rennes, créant ainsi Ar Gwazi Gouez. Les Oies Sauvages ont depuis fait des émules, dans la Bretagne historique qui compte une Ligue spécifique à la région, mais aussi dans le reste de la France, pays à la particularité de fonctionner pour certains clubs avec des équipes mixtes pour cause de manque de joueuses. Pourtant, la capitale bretonne détient une équipe féminine, au top du classement. Comment s'est développé le football gaélique et qu'est-ce en fait la force ?



Au mois de mai, les averses et les ciels menaçants n'auront pas raison de leur envie d'en découdre avec le ballon rond. Un mercredi soir, alors que la fraîcheur et l'humidité se font sentir, elles arrivent un peu avant 20h au compte goutte sur le terrain de rugby de Beaugerard, qu'elles partagent chaque semaine avec leurs homologues masculins. Au nombre de 7, elles démarrent l'entraînement avec des exercices de répétition : le ballon dans les mains, elles s'élancent tour à tour, vers un premier plot, y effectuent une reprise au pied (le solo, le fait de lâcher le ballon tenu dans les mains sur le pied avant de le reprendre dans les mains pour pouvoir poursuivre sa progression, ndr), tournent autour de ce plot avant de shooter au pied. D'autres plots sont disposés à distance plus éloignée, permettant ainsi de multiplier les solos. En deux équipes opposées, elles s'encouragent les unes et les autres, se motivent conjointement, jurent sans vergogne lorsque la trajectoire du ballon n'atteint pas l'espace entre les deux poteaux de l'en but (but en H) et rigolent beaucoup. Tout en maintenant sérieux et rigueur, imposés par leur détermination à progresser et leur coach, Yves Le Priol.

Découvrir ce sport est souvent le fruit d'un heureux hasard. Parce qu'on connaît un-e ami-e ou un-e collègue qui le pratique. Ou parce qu'on connaît ou qu'on est un-e Irlandais-e. Il y a quatre ans, Fanny Jaffres, alors âgée de 20 ans, effectuait sa 3e année de Sciences Po à Pékin. C'est son maître de stage qui lui a alors conseillé le football gaélique : « Il y a pas mal d'expat' irlandais dans les villes asiatiques. Quand je suis rentrée à Rennes, après un an en Chine, j'ai voulu reprendre le basket que j'avais

laissé en partant, mais je ne m'y suis pas retrouvée. J'ai donc poursuivi le football gaélique. » Depuis, elle n'a jamais arrêté, et très rapidement, est devenue la capitaine de l'équipe féminine du club Ar Gwazi Gouez, qui compte 17 joueuses dont Jessica Chapel, 26 ans, la présidente intégrée depuis 2 ans. « Je suis cheffe de projet dans une banque et je travaille avec le coach, c'est comme ça que j'en ai entendu parler. », explique-t-elle, précisant en plaisantant qu'aujourd'hui elle recrute des joueuses dans les bars. Boutade qui n'en est pas une puisque les soirées dans les pubs installés en France à parler football gaélique entre expatriés sont à l'origine des premiers clubs hexagonaux. Cependant, aujourd'hui, ils ne sont plus en majorité dans les équipes, preuve d'un développement et d'une appropriation du jeu qui tend vers un brassage des cultures, celtes ou non.

RACINES CELTES ET BONNE AMBIANCE

Anna Marie O'Rourke, elle, fait partie de celles qui n'ont pas découvert le football gaélique au détour d'un bistrot français. Elle a véritablement baigné dedans depuis sa naissance et a commencé à taper dans le ballon dès l'âge de 7 ans, à Coolkenno, au sud de Dublin. En Irlande, c'est le sport national, une institution incontournable. « On joue pour le club de la commune puis celui du comté. On n'a pas le droit de jouer ailleurs, sauf avec une dérogation. On naît dans un club, on meurt dans ce club. C'est très familial, centralisé autour des pubs, et continuer ici en France, c'est conserver mes racines. », s'enthousiasme la doyenne qu'elle est du haut de ses 42 ans. Plus jeune, elle a joué dans la même équipe

« Continuer à jouer, c'est conserver mes racines irlandaises. Plus qu'un sport c'est ma vie. Je travaille au quotidien avec la mort et quand je viens sur le terrain, je trouve la vie. C'est mon équilibre ! »



© CÉLIAN RAMIS

que ses 3 sœurs et a intégré avec l'une d'elles l'équipe du comté. Elle se souvient des heures quotidiennes passées sur le terrain mais aussi en dehors. Une passion qu'elle ne met pas de côté en arrivant en France il y a 13 ans et dont elle puise les ressources pour trouver l'énergie d'être responsable bien-être des joueurs en Europe, formatrice d'entraîneurs-euses, arbitre et joueuse. Infirmière en parallèle, elle a à cœur « d'être autant impliquée ici qu'en Irlande. » Elle est affirmative : « Plus qu'un sport, c'est ma vie. Je fais des études en soins palliatifs, je travaille au quotidien avec la mort et quand je viens sur le terrain, je trouve la vie. C'est ça mon équilibre ! »

Ses coéquipières ne sont pas aussi catégoriques mais leur motivation vibre à l'unisson. Elles apprécient toutes, sans exception, l'ambiance qui règne dans et autour de ce sport, bordé de convivialité et d'esprit d'équipe, généralement très prégnants dans les sports collectifs. Même son de cloches du côté des autres équipes,

présentes à Rennes le 30 avril dernier pour la troisième manche de la coupe de France (lire encadré ci contre). En raison du faible nombre de joueuses ce jour-là pour certaines villes, comme ce fut le cas par exemple pour Angers et Niort, des ententes se forment afin que toutes puissent jouer et ne pas rester sur le banc en spectatrices. « On reste toujours solidaires, il n'y a pas vraiment de compétition. », déclare alors Kaleigh O'Suillivam, qui après avoir joué à Rennes, puis à Niort, a fondé le club d'Angers dont elle est devenue l'entraîneuse, avec Sinead Riordan. « Clermont-Ferrand n'a pas encore assez de monde, l'équipe vient de se lancer cette saison, du coup, on prête parfois des joueuses comme nous on est 17 et que sur le terrain, il faut être 7, ça permet à tout le monde de participer. », complète fièrement Jessica.

Pour Emilie Pasquet, ingénieure qualité dans l'industrie automobile à Vitry, licenciés et licenciées de football gaélique forment une grande famille. Il y a les entraînements, les réunions, les

« L'équipe est super, sans prise de tête. On n'est pas là pour la compétition mais pour se faire plaisir ! »

week-ends de match, les soirées, comme celle du 3 juin qui à Liffre accueille les sportifs venus disputer un tournoi jeunes. À 25 ans, Emilie partage sa première année de football gaélique entre deux équipes. Liffre donc et Rennes. La première n'ayant pas d'équipe féminine comme tel est le cas dans la majorité des clubs, dont le nombre tend à se réduire de par la féminisation grandissante de ce sport en France. « L'ambiance est super dans les deux villes », se réjouit-elle, rejointe par Laura Andrieu, capitaine de l'équipe de Clermont-Ferrand : « On est une jeune équipe. On a connu ce sport par le biais des copains qui en jouaient, on a donc suivi le mouvement. Et on a créé une équipe en septembre. On était venu pour essayer, par curiosité et on s'est rendu compte qu'on pouvait faire plein de choses, qu'il y avait une grande liberté de jeu grâce à toutes les techniques. On est avec les copains, l'ambiance est bonne, et il y a aussi une grande solidarité. Les entraî-

nements ont lieu deux fois par semaine. Mais ce sont surtout les tournois qui demandent de l'énergie au final, car il y a des déplacements, ce qui est assez prenant. » Et Fanny Jaffres ne peut qu'approuver, elle, qui en tant que capitaine, se doit de porter le moral de son équipe au sommet. Calmer les esprits qui s'échauffent parfois par perfectionnisme, motiver les troupes, rappeler qu'elles sont les meilleures et qu'elles vont gagner, tout en donnant le bon exemple, tel est le rôle qu'elle assume sans pression. « C'est plaisant ! Et puis l'équipe est super, sans prise de tête, on n'est pas là pour la compétition mais pour se faire plaisir. » Et se défouler, rajouteront certaines joueuses lors du championnat de France, le 30 avril, ou de faire des rencontres intéressantes. À l'instar des Lorientaises qui témoignent de la diversité générationnelle de leur équipe, permettant des échanges riches entre elles et la constitution, en entraînements, « d'équipes rigolotes ».

Une bonne entente en coupe de France

Le samedi 30 avril dernier, le stade de Bellange-rais à Rennes a accueilli la troisième manche du Championnat de football gaélique féminin. Sport méconnu du grand public, ses origines irlandaises et ses règles du jeu ont séduit de nombreuses joueuses, qui ont ainsi créé plusieurs équipes aux quatre coins de l'Hexagone. Sept équipes, exceptée celle de Toulouse, étaient présentes ce jour là, dont l'équipe de Rennes, déjà double championne sur le plan national, et qui entendait bien défendre de nouveau sa place. Venant de Clermont-Ferrand, Bordeaux, Paris, Lorient ou encore d'Angers, c'est dans une ambiance conviviale et empreinte de solidarité, que ces équipes se sont affrontées sur le terrain. Manquant pour la plupart d'effectifs, des ententes se sont organisées entre les équipes, visant à créer des groupes composés de sportives de deux villes différentes, afin de permettre à certaines équipes de pouvoir jouer avec un nombre complet de joueuses. Côté public, le temps venteux et maussade ainsi que la faible médiatisation de cet événement sportif, expliquent le peu de

spectateurs et spectatrices, venu-e-s principalement encourager des personnes proches de leur entourage. Toutefois, malgré le temps et le peu de monde dans les gradins, l'ambiance était au beau fixe, alimentée par des grillades, une buvette et des musiques populaires. Le tout, accompagné par moment de commentaires venant pour la plupart de spectatrices. En effet, certaines constataient l'excès de zèle de la part de l'arbitre dans ses coups de sifflet, lors des matchs des équipes féminines, afin d'éviter tout contact physique. Il convient de noter certaines inégalités qui sont apparues entre les sportives et les sportifs, les équipes masculines disputant en parallèle leur cinquième et dernière journée du championnat de Bretagne. Comme par exemple, le nombre de joueurs, plus nombreux que les féminines, ou encore la taille du terrain par conséquent, l'équipe féminine rennaise de football gaélique n'a rien à envier à son homologue masculin puisqu'elle s'est imposée à la fin de cette 3e journée de championnat, première du classement.



© CÉLIAN RAMIS

UN SPORT COMPLET ET ACCESSIBLE

Au-delà de cette ambiance chaleureuse et conviviale, argument majeur des sports collectifs, le football gaélique a un avantage non négligeable pour les joueuses de l'Ar Gwazi Gouez. Elles sont unanimes, c'est un sport complet. Qui allie aussi bien du football, du handball, du volley, du basket ou encore du rugby. En résumé, il se joue à la main comme aux pieds, avec des manchettes, des buts en H (valant 1 point) et des buts avec filet sous la transversale (valant 3

points). Les pratiquant-e-s peuvent traverser le terrain en se faisant des passes, en avant comme en arrière, ou en utilisant des techniques – le rebond au sol (*dribble*) ou le *solo* - tous les quatre pas. Si les règles peuvent paraître complexes, il suffit de quelques dizaines de minutes sur le terrain pour les intégrer. « Ça peut paraître étrange mais c'est très libre comme sport. En jouant, on comprend facilement. Il n'y a pas de hors jeu ni d'en-avant. On n'a pas le droit non plus aux tacles du foot ou aux plaquages du rugby.

état d'esprit. » Le compliment revient souvent. La souplesse et l'accessibilité, également.

DES DIFFÉRENCES : UNE QUESTION DE SEXE ?

« On mélange plusieurs sports et des techniques différentes. Suffit d'être dégourdie avec les mains et/ou les pieds. Ce n'est pas comme au hand ou au foot où là si on est moyenne, c'est difficile d'être intégrée. Le foot gaélique est un sport accessible à tou-te-s et surtout pas excluant. Au contraire, je trouve qu'il y a de la place pour tout le monde au sein du collectif. », livre Estelle Roche, 23 ans, employée chez Suez, dans le recyclage des déchets.

Toutefois, si les plaquages et les tacles ne sont pas autorisés sur un terrain de football gaélique, les contacts sont possibles, limités à un duel d'épaule contre épaule. Pour les hommes seulement. Les femmes répondant à des règles spécifiques à leur sexe, établies par une fédération féminine distincte de celle masculine en Irlande. Comme le poids du ballon rond, semblable en apparence à celui utilisé en volley, ou le fait de pouvoir récupérer un ballon au sol avec les mains tandis que les hommes doivent, pour se faire, le lever avec le pied (le *pick-up*). « On n'a pas le droit non plus de jurer sur le terrain, on peut avoir un avertissement ! », se plaint Fanny, en rigolant. Yves Le Priol, coach des rouges et noires, nuance la remarque. « Les hommes non plus n'ont pas le droit aux injures ! », souligne-t-il. Il y a des contacts pour les équipes masculines, mais encadrés, on ne fait pas n'importe quoi. Ce n'est ni un sport de combat, ni un sport violent. Il y a une image de sport barbare à cause de la méconnaissance qu'il y a autour. » Clichés mis à part, certaines sportives évoquent un léger regret au fait de ne pouvoir aller au contact, qui semble parfois dépendre de l'arbitrage qui sifflera la faute plus ou moins rapidement. Mais en règle générale, elles avouent un soulagement à exercer une discipline limitant les risques de coups et de blessures.

On doit jouer de notre corps mais il n'est pas question d'impact. », précise Fanny. Un point qui séduit de nombreuses joueuses, comme Claire Bonnal dans l'équipe féminine depuis 2 ans. Après 10 ans au Stade Rennais Rugby, en équipe 1, elle a envie de changer d'air : « Les années se suivaient et se ressemblent. Et avec l'âge (35 ans, ndlr), j'étais de moins en moins chaude pour plaquer et pour les contacts. Sans compter qu'il y a également beaucoup moins de matchs, c'est plus souple et il y a un très bon

Autre différence notable : la taille du terrain, réduit pour les femmes. Qui s'explique par le nombre de joueurs et de joueuses. Les hommes jouant à 11 contre 11 en Europe – en dehors de

l'Irlande où ils sont 15 contre 15 – et les femmes à 7 contre 7, voire 9 contre 9 dans certains cas. Ce qui ne choque pas les filles, qui parlent également de différences physiques naturelles pour expliquer l'écart technique existant entre un football gaélique masculin et un football gaélique féminin. Même si Kaleigh O'Suivam ne veut y voir « *ni un sport pour les filles, ni un sport pour les garçons, mais un sport irlandais avant tout.* » Un point qui met tout le monde d'accord. Néanmoins, une spécificité française subsiste : la mixité. Là aussi, due au faible nombre, pour le moment, des joueuses.

PROGRESSER EN MIXITÉ ET EN NON-MIXITÉ

Certaines préfèrent s'entraîner avec les hommes, d'autres aspirent à la non-mixité pour une meilleure progression. Si les discours sont discordants, ils se rejoignent sur les avantages et les inconvénients qu'il y a des deux côtés. À Liffré par exemple, Emilie s'entraîne avec les hommes et regrette qu'il n'y ait pas d'équipe féminine, d'où sa présence à l'entraînement des Rennaises. Jouer entre filles est plus confortable niveau physique. Jouer avec les hommes permet le dépassement de soi. « *Les règles françaises prévoient la mixité en compétition. Quand je joue un tournoi avec les gars, on adapte à moi le règlement féminin. C'est un équilibre pour ne pas que les filles soient « un handicap », j'aime pas ce terme, parce que ce n'est pas ça précisément...* », justifie Emilie Pasquet. Si une équipe non-mixte conçoit un espace confiné dans lequel chaque sportive peut développer sereinement ses capacités physiques et stratégiques, sans la pression d'être « un poids »,

et prouve son efficacité par des constats de progression fulgurante, la complémentarité des entraînements est appréciée par un grand nombre, dont fait partie Lisa Hamon, 25 ans, service civique pour l'association rennaise Electroni(k). Aux côtés des Oies Sauvages depuis janvier 2016, elle aime se mesurer aux sportifs. Depuis petite, elle pratique des sports de ballon, du handball pendant très longtemps auprès d'une équipe du Saint-Grégoire Rennes Métropole Handball, ainsi que du football avec des ami-e-s. Elle est plutôt du genre douée qui impressionne les garçons. « *C'est comme ça que je me faisais respecter d'eux. J'aime bien foutre des raclées aux mecs, c'est mon côté féministe ! Quand on s'entraîne avec eux – quand on n'est pas suffisamment nombreuses pour faire un entraînement entre filles – je trouve que ça casse la fracture filles/garçons, c'est bien aussi. Ça permet de se confronter à meilleur que soi et c'est toujours mieux de jouer contre plus fort, aussi bien des gars que des filles d'ailleurs. Mais les mecs, c'est certain, courent plus vite, et moi je reste dans le même état d'esprit que quand j'étais petite, alors je fonce !* », lance-t-elle, d'une voix enjouée. Pour Claire Bonnal, un point est à soulever impérativement dans ce débat autour des dissensions – qui ont l'air de rester minimes et ne pas créer la polémique – : le fait que l'équipe, dans sa globalité, au-delà des sexes donc, se soutient et s'encourage. « *Je me souviens d'une journée de tournoi, où les gars ont été éliminés, et nous on avait encore des matchs. Ils sont venus sur le bord du terrain pour nous soutenir. Ils étaient très fiers de nous, et on sait qu'ils sont pour le développement des équipes féminines. C'était très fort et intense.* »,

« Je ne veux pas tomber dans les clichés mais les filles sont plus à l'écoute, plus en demande de conseils. La grande différence est là : elles sont plus intéressées à progresser. »



© CÉLIAN RAMIS

dit-elle, la gorge nouée : « *Oui, j'en suis encore émue en en parlant.* »

DE LA DIVERSITÉ ET DE LA MOTIVATION AVANT TOUT

Dans l'ensemble, les joueuses démontrent des « caractères ». À la fois souples et rigoureuses, elles affichent des profils divers et un enthousiasme commun. Elles sont toutes assez sportives, mais pas forcément issues des mêmes disciplines. Fanny a fait beaucoup de basket, Jessica de la boxe, du tennis et du judo, Estelle de l'athlétisme, de la course à pied, du futsal – qui peut se rapprocher du soccer – et du hand, Claire du rugby, tout comme Emilie, Lisa du hand et du foot, et Anna Marie du football gaélique. Sans oublier l'entraîneur, Yves, qui a pratiqué pas mal de foot et de rugby avant de découvrir le football gaélique en 2000. Pour de multiples raisons, les joueuses ont cessé leurs activités respectives et trouvent aujourd'hui un véritable plaisir à contribuer à la réussite de leur équipe. La force qui fait leur palmarès ? C'est à n'en pas douter. Individuellement, elles ont toutes des qualités techniques. Débutantes ou non, elles ont encore toutes des points à tra-

vailler et toutes ont fait des progrès, certaines démontrant immédiatement des capacités et une aisance, que ce soit avec les pieds ou les mains, ou même les deux.

Mais ce qui prime pour Yves Le Priol, c'est leur motivation. Elles sont championnes de Bretagne cette année et doubles championnes de France. Le 11 juin, elles confirmeront ce titre, à Clermont-Ferrand, pour la troisième année. De quoi être fières et s'en vanter. Mais l'équipe est modeste et lucide. L'entraîneur précise cela dans le contexte : c'est parce que les autres équipes féminines ne sont pas très développées que Rennes est première. La capitaine l'affirme quand on évoque l'écart de point entre son équipe et les autres du classement : « *On n'a pas de concurrence. Franchement, on est bien meilleures que les autres équipes.* » Et si ça fait réagir Lisa au moment où elle exprime ce positionnement, Fanny a raison. Et poursuit : « *Mais faut pas croire que c'est plaisant, parce que finalement les meilleures victoires sont celles que l'on va chercher ! On a été malmenées lors du championnat de Bretagne, on a eu peur et finalement on a mis pile les points qu'il fallait. Ça, c'était chouette !* » Yves ne peut qu'approu-

ver, convaincu du potentiel des joueuses qu'il entraîne. S'il ne souhaite pas établir de comparaison entre le palmarès des féminines et celui des masculins, il voit toutefois des différences à l'entraînement : « *Je ne veux pas tomber dans les clichés mais les filles sont plus à l'écoute, plus en demande conseils. Alors oui, parfois faut les recadrer lors des exercices, mais elles sont quand même assez concentrées. Je pense que la grande différence est là : les filles sont plus intéressées à progresser.* »

DES AMBITIONS POUR DE NOUVEAUX DÉFIS

Pour lui, leur niveau se mesurera fin septembre en Irlande lors d'une semaine de rencontres inter clubs européens. Mais avant cela, plusieurs rennaises devraient s'envoler pour la terre mère du football gaélique lors des World Games qui se dérouleront à Dublin du 7 au 14 août. La pré-sélection a eu lieu à Rennes, le 28 mai dernier. Dix joueuses de l'Ar Gwazi Gouez étaient pressenties pour l'équipe de France qui sera constituée le 11 juin. C'est à Clermont-Ferrand,

à l'occasion de la finale de la coupe de France, qu'elles seront fixées et sauront si elles participent au stage de formation début juillet. Jessica Chapel ne cache pas sa joie : « *On est une équipe soudée qui compte de vraies machines de guerre ! Moi, je viens plutôt de sports individuels mais elles sont nombreuses à être issues des sports collectifs et ça se voit. Elles ont vraiment quelque chose que je n'ai pas, elles ont une vision générale du jeu et repèrent très vite les stratégies à adopter, là où moi je mets plus de temps à comprendre ce que je dois faire.* » Les « machines de guerre », Claire Bonnal les qualifie, elle, d'intouchables. Et a conscience d'en faire partie. « *J'ai vécu avec le Stade Rennais Rugby des moments sportifs avec beaucoup de tensions, beaucoup de matchs durant la saison. Là, on en a moins, et je ne me suis pas mise la pression le 28 mai.* », explique-t-elle. Estelle Roche, de son côté, n'était pas aussi sereine : « *J'aimerais vraiment y participer, vivre cette expérience. Je sais que ma place n'est pas acquise, je suis nouvelle dans l'équipe, mais je fais tout pour me mettre à niveau.* » Ce qui les

« C'est un vrai bonheur de voir l'évolution du football gaélique en France. Nous sommes très impliqué-e-s pour le faire grandir davantage. »

anime par dessus tout, c'est de partir en Irlande, disputer des matchs face à d'autres joueuses partageant la même passion. Si toutes ne partageront pas l'expérience au mois d'août, elles se rattraperont en septembre. Pour Claire, c'est ce qui compte : « *Il y a le côté sportif mais aussi découverte. Aller en Irlande entre copines, on s'entend tellement bien, c'est vraiment bien. Ce qui sera plus difficile au niveau d'une équipe de France, ce sera de réussir à s'ouvrir aux autres, créer de l'interaction avec les autres joueuses.* » Sans aucun doute, l'équipe féminine a à cœur de défendre les couleurs rouge et noire, tout comme les couleurs bleue, blanche et rouge, et de participer aux entraînements, à hauteur de l'investissement qu'elles peuvent y mettre. Lisa Hamon le dit elle-même : « *Quand je jouais au hand, c'était plus intense en terme d'engagement. Et j'ai sacrifié pas mal de ma vie perso. Je veux maintenant faire la part des choses et si je ne peux aller à un entraînement, ce n'est pas grave même si plus je fais de sport, mieux je me porte. Je ne peux pas aller en Irlande en août parce que je travaille mais j'espère vraiment être présente en septembre. On m'a dit il n'y a pas longtemps que choisir, c'est renoncer. J'essaye de l'appliquer.* »

UN DÉVELOPPEMENT À VENIR ET À TRAVAILLER

Si la pratique est amateur et résulte d'un loisir, les sportives ne lâchent rien et s'engagent pour le développement de cette discipline trop méconnue encore en France, même si Yves relativise quant à sa faible portée : « *En 2000, il y avait 2 ou 3 clubs seulement. Aujourd'hui, on en compte plus d'une vingtaine.* » Si le football gaélique est sous-médiatisé, l'espoir persiste grâce

à cette rapide évolution. L'aspect atypique attise de plus en plus la curiosité et séduit. L'attention du club de Rennes, ainsi que dans les autres villes bretonnes ou non, le Sud Est de la France tendant également à composer de nouvelles équipes, est au développement du sport importé d'Irlande. Anna Marie est intarissable sur le sujet, le jeu est beau et il en vaut la chandelle : « *C'est un vrai bonheur de voir son évolution en France. Nous sommes très impliqué-e-s pour le faire grandir davantage, aller dans les écoles, les collèges et les lycées pour en parler, pour faire découvrir le foot gaélique. Et nous organisons aussi des initiations à Rennes, ça fonctionne bien, et on aime bien faire ça.* » Claire, professeure des écoles à Orgères, n'a pas pu faire de cycle football gaélique avec sa classe de CE2-CM1 cette année, mais projette néanmoins de faire découvrir aux élèves une après-midi durant les bases de ce sport qu'elle chérit.

Les jeunes ne sont pas, actuellement, assez nombreux-euses à se signaler intéressé-e-s pour constituer une équipe pour les moins de 16 ans. A contrario du club de Liffré qui comptabilise trois groupes jeunesse parmi les 80 adhérent-e-s. Les objectifs sont clairs : amener les filles et les garçons de tout âge au football gaélique. Et sans se décourager, à force d'enthousiasme, d'initiations, de sensibilisation, de communication et de victoires vitrines d'une qualité d'entraînements, joueurs et joueuses en prennent le chemin.



© CÉLIAN RAMIS

LA MIXITÉ PARDI ! DANS LE CIRQUE MODERNE

Le collectif toulousain du Cirque pardi ! a installé son chapiteau du 6 au 22 mai à Betton, afin de présenter son spectacle *BorderLand*. L'occasion d'évoquer la place des femmes dans le cirque contemporain.

Le 6 mai dernier, le chapiteau jaune du Cirque Pardi ! trône devant le complexe sportif de La Touche, à Betton. Plusieurs caravanes forment un cercle sur la pelouse, derrière la structure. En milieu d'après-midi, un bébé baigne dans une bassine, à quelques mètres de ses parents, profitant des quelques rayons de soleil avec leur fille aînée. Eux, c'est Maël Tortel et Elske Van Gelder, à l'initiative du collectif. Lui, équilibriste et coordinateur, a participé à la construction du chapiteau. Elle, porteuse main-à-main, est le regard extérieur de *BorderLand*, création réalisée et co-écrite par 9 artistes en 2014. À 33 ans, la circassienne hollandaise pratique sa discipline depuis treize ans, après avoir bourlingué à l'étranger. Elle entre à l'école de cirque de Barcelone, puis intègre l'école du Lido à Toulouse, là où elle rencontre son compagnon. « *Je suis rapidement tombée enceinte, j'ai décidé de la garder, j'ai repris 3 mois plus tard la création de PopCorn Machine avec ma compagne*

My !Laika. », explique Elske Van Gelder. Depuis elle s'est investie dans de multiples projets dont deux axés sur les femmes dans la profession : « *J'ai participé à une étude, à Londres, sur la maternité dans le cirque. Et je fais partie d'un collectif de 18 femmes qui font du main-à-main, issues de 7 ou 8 nationalités différentes. C'est génial parce que d'habitude dans ce domaine, c'est un homme qui porte une femme.* »

ÉMANCIPATION ET LIBERTÉ

C'est là, en principe, la liberté du cirque moderne qui s'émancipe du cirque empreint de traditions familiales. Les mutations qui s'opèrent depuis une vingtaine d'années démontrent une volonté nouvelle et sociale de la nouvelle génération de circassienne-s, fréquentant davantage les écoles de cirque et les formations professionnelles. En 2006, Francine Fourmaux formule - dans *Le nouveau cirque ou l'esthétisation du frisson* - le constat que les

« *'nouveaux cirques' produisent des spectacles qui remettent en cause les conventions classiques, (...) délaissant le cadre standardisé du numéro au profit de la recherche esthétique, de l'expressivité du geste et d'une plus grande liberté de ton* » (article de Marine Cordier, « *Corps en suspens : les genres à l'épreuve dans le cirque contemporain*, *Cairn*). Cette manière d'interroger les normes, Carola Aramburu, circassienne et chanteuse de 28 ans spécialisée dans la pratique du cerceau, la confirme : « *L'idée ici est d'être borderline en jouant sur les limites masculin/féminin. Ce n'est pas moralisateur mais ça pose des questions sur le genre.* » Leur discipline, si elle tend à se féminiser, ne fait pas exception dans les arts et la culture et manque de femmes. Ces dernières représentant environ 30% des effectifs. Celle qui a découvert le cirque lors de sa scolarité en école alternative en Argentine avant d'intégrer une formation à Buenos Aires puis au Lido à Toulouse, se montre cash. Le machisme est présent dans leur domaine en général. « *C'est plus facile pour un groupe d'hommes de cartonner. C'est à la base un monde masculin, même s'il y a des femmes très fortes, avec un talent de ouf ! Il y a toujours une domination.* », précise-t-elle, sans détours.

LES LIGNES BOUGENT !

Sur scène, certaines disciplines seraient plus féminines, d'autres plus masculines. L'élégance et la grâce pour les femmes, la virilité pour les hommes... Mais les lignes bougent et les circassien-ne-s sont autant artistes qu'athlètes. En dehors de la piste, toutes aident au montage et démontage de la structure. À hauteur des capacités et compétences de chacun-e, nuancent les artistes présentes cet après-midi de mai. « *C'est un gros chapiteau très lourd, nous n'avons pas les mêmes capacités physiques, la même force. On donne les mains quand même pour la structure mais on n'a pas forcément les connaissances adaptées.* », commente Celia Casagrande Pouchet, dernière recrue du collectif pour *BorderLand*, spécialisée en corde volante. En arrivant à Betton, un renfort technique a été indispensable et Cirque Pardi ! a tenu à recruter une femme pour la mission. « *C'était génial, elle conduisait les engins, elle faisait plein de trucs, c'était trop bien.* », se réjouissent-elles.

TROUVER L'ÉQUILIBRE

Toutes les trois veulent croire en l'évolution des mentalités et interrogent les inégalités encore

effectives. Au niveau des subventions accordées aux artistes féminines ou au niveau du nombre de ces dernières. À 26 ans, Celia, dont le parcours sera jalonné d'activités culturelles et sportives diverses avant d'abandonner l'idée d'une carrière de kinésithérapeute pour se consacrer au cirque, se pose la question : « *Il y a peut-être plus de doutes chez les femmes. Elles réfléchissent beaucoup avant de se lancer. Est-ce que l'hésitation vient de nous ou de la pression extérieure ?* » Les deux, certainement. Elske, de son côté, remarque que le thème de la parentalité dans l'itinérance revient souvent dans les interrogations des journalistes et des « non circassien-ne-s ». « *Je ne pense pas que la question soit posée à Maël ! Mais nous vivons très bien, notre fille aînée va ce mois-ci à la maternelle de Betton, elle a l'habitude de changer d'école, elle est très sociable, très curieuse. Et la deuxième est encore trop petite mais Carola a aussi un bébé, ça permet de faire halte garderie commune. J'aimerais bien qu'il y ait d'autres enfants pour faire une petite école dans le collectif !* », témoigne celle qui a préféré se positionner en regard extérieur pour être disponible pour les enfants. Pour elle, pas de sacrifice dans ce geste, simplement une raison d'équilibre dans le couple : « *Là, c'est moi qui suis présente. En même temps, pour l'allaitement, le bébé a plus besoin de la maman. Mais quand je partirais en tournée pour mes autres projets, c'est Maël qui gèrera, je retrouverais l'équilibre et la scène. Nous avons la chance, quand nous partons plusieurs semaines, d'avoir nos filles avec nous et notre couple. Plusieurs artistes ici passent beaucoup de temps sans voir leurs enfants et compagnes.* »

Sexe et genre ne doivent donc pas être vecteurs de discrimination. Le curseur se plaçant plutôt dans l'équilibre à trouver, selon les besoins et les envies. « *On peut par moment être leader et plus tard être suiveur. On n'est pas obligée d'être soit l'un soit l'autre. Je n'étais pas encore dans le collectif quand le spectacle a été créé, là je reprends le rôle de la personne qui l'a écrit, je suis en train de me l'approprier pour voir vers quoi je veux l'emmener. Mais je sais qu'à l'écriture, Carola a été leadeuse et a su transmettre ses envies.* », souligne Celia. Les trois circassiennes démontrent avec vivacité et dynamisme une détermination à exercer leur art comme elles l'entendent, mêlant rigueur, entraînement et souplesse, tout en restant vigilantes à cet équilibre entre les femmes et les hommes qui ne tient souvent qu'à un fil.

I MARINE COMBE

bref

VITE FAIT !

C'est au 8 bis rue du Manoir de Servigné à Rennes que, du 10 au 24 juin, 60 dessinatrices et dessinateurs exposent. Artistes internationaux et locaux se côtoient dans VITE FAIT/mal fait, « première tentative d'un cycle d'accrochage consacré au dessin », à l'initiative de la rennaise Elsa Quintet. L'occasion d'apprécier le travail d'Agathe Halais, Estelle chaigne, Catherine Duverger, Nathalie Morere ou Cécile Bailly, entre autre. Vernissage le 10 juin dès 18h30.

bref



chiffre du mois

10

ans d'acquisition de A à Z sont présentées dans la nouvelle exposition du musée de Bretagne, âgé de 40 ans et siégeant aux Champs Libres depuis une décennie. Du 10 juin au 31 août.

chiffre du mois

yegg aime la fête

BAL SAUVAGE

Hédé-Bazouges / Le 18-06-2016 à 19h

bref

À MI MOTS

Chaque année, l'association Danse à tous les étages et ses partenaires proposent à un groupe de femmes en recherche d'emploi de participer à une création chorégraphique afin de sortir de l'isolement, retrouver une certaine confiance en elles et servir de levier pour l'avenir. Accompagnées par la chorégraphe Léa Rault et le comédien Arnaud Stephan, les danseuses amateurs présentent *À mi mots*, le 7 juin à 20h au Triangle de Rennes.

bref

**HUMORISTE HYPERACTIVE**

Du 17 au 28 mai, Vanessa Kayo présentait, au Bacchus, à Rennes, son premier one-woman-show, *Feignasse hyperactive*, ou comment vivre au quotidien la vie qu'on attend d'une femme.



© OÉLIAN RAMIS

Son père a fait carrière, sa mère a fait des quiches. Elle a été prof en ZEP pendant 10 ans, a travaillé comme sauveteuse en mer avec un chef misogyne, a plaqué son mec et son boulot – en douceur pour ce dernier qu'elle a exercé à mi-temps avant de le quitter définitivement – pour faire de la scène. À 38 ans, Vanessa Kayo foule les planches pour présenter son one-woman-show *Feignasse hyperactive* dans lequel elle revient sur le quotidien de femme-mère-amante-amie-etc, parle sillon inter-fessier et dit « *oui aux seins qui s'affaissent et aux fesses qui progressent* ». L'humoriste se base ici sur du vécu personnel mais aussi des anecdotes et témoignages partagés par son entourage. « *On vit globalement toutes les mêmes trucs. J'aime pouvoir utiliser l'humour pour souligner nos points communs. Surtout en ce moment, où on a tendance à beaucoup souligner nos différences.* », explique-t-elle, légère et boostée par l'adrénaline que vient de lui procurer le show. Après avoir suivi le cours Florent, joué au théâtre et dans la websérie *Les grognasses*, elle écrit son propre spectacle, accompagnée de Vincent Azé, Barnabé et Samuel Lozano. Consciente que le métier

ne s'acquiert pas aisément, qu'il est nécessaire de se battre ardemment pour s'y faire une place, surtout en tant que femme : « *Il faut du temps pour progresser, on est pas hyper drôle dès le début. On apprend à être efficace. Moi je suis un peu perfectionniste. En tant que femme, faut être excellente, faire ses preuves davantage. Surtout dans l'écriture, les femmes ont du mal à s'imposer, les places sont chères. Je n'ai pas trop été victime de sexisme je pense... Un programmeur de salle par contre m'a dit qu'une fois ça s'était mal passé avec une femme donc il ne voulait plus en prendre...* ». Elle s'en désole, elle, qui travaille à un 2e spectacle « *encore plus féministe* ». Et refuse de s'arrêter à ça. Elle continue son chemin entre les planches et les bureaux pour écrire, réécrire, modifier la matière, et s'encourage avec hargne. « *Aujourd'hui, je suis plus épanouie, plus disponible et plus patiente par exemple avec mon fils que j'ai en garde alternée et que je rejoins le week-end quand je suis en tournée. Il est fier de moi, à 7 ans, il comprend, il me fait de la pub à l'école et me donne des exercices d'articulation !* », s'enthousiasme Vanessa Kayo.

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE FAIRE
UNE BONNE FÊTE
DE LA MUSIQUE

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



JULIETA PEDRO ALMODOVAR MAI 2016

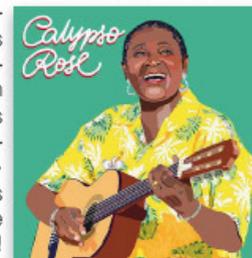
Julieta, la cinquantaine, fait ses valises pour le Portugal et se prépare à quitter Madrid. En couple avec un homme depuis plusieurs années elle redoute la solitude. Mais en quelques instants tout bascule et Julieta ne souhaite plus quitter Madrid. Elle décide de se réinstaller dans son ancien appartement où elle a vécu avec sa fille. Fruit d'une rencontre avec une amie d'enfance de sa fille Antía, Julieta se voit bouleversée par cette entrevue furtive qui lui en apprend sur sa fille dont elle n'a plus de nouvelle depuis 12 ans. Récit à tiroirs, Pedro Almodovar nous emmène plus tôt dans la vie de Julieta, lorsqu'elle était jeune enseignante et lors de sa rencontre avec le père de sa fille. Le film traverse la vie d'une mère espagnole de ses 25 à ses 55 ans. Le personnage se met alors à nourrir l'espoir de retrouvailles avec celle-ci. Elle se met alors à écrire ses secrets, ses intentions et ses sentiments sur un carnet, espérant probablement que sa fille puisse les lire un jour. Le cinéaste espagnol signe un drame doté d'une chronologie sophistiquée. La vie mélancolique d'une mère abandonnée par sa fille. Totalement dénué de l'humour corrosif habituel de Pedro Almodovar, *Julieta* est un vrai drame aride sur la maternité qui mêle trahison amoureuse, deuil, quête spirituelle et sentiment de culpabilité. Une façon habile de dire la fragilité entre les êtres. Un film riche et qui tend vers la tragédie grecque.



CELIAN RAMIS

FAR FROM HOME CALYPSO ROSE JUIN 2016

C'est le disque qu'il fallait pour ne pas tomber dans la morosité de ce printemps raté. Le 20e album de la reine du calypso est un concentré d'airs festifs et de bonne humeur, avec un mélange original de jazz, blues, mais aussi de ska et de soca. Une alliance délicieuse et entraînante, pimentée par le style de Manu Chao dont on reconnaît les influences et la voix, puisque ce dernier produit artistiquement *Far from home*. Ainsi, « Calypso Queen » prend des airs de « Clandestino » à la sauce calypso et on s'en délecte en dansant doucement et allégrement, tout comme sur « Zoom Zoom Zoom » ou encore « Human race » pour ne citer que ceux-là. Et sur les rythmes enjoués des percussions, la septuagénaire signe des textes forts et puissants, à l'instar de ceux de deux chansons déjà inscrites à son répertoire : « No Madame » qui a permis dans les années 70 l'instauration d'un salaire minimum de 1500 euros pour les domestiques de Trinité-et-Tobago et « Abatina » qui parle des violences conjugales. Un disque engagé et engageant !



MARINE COMBE

JOY DAVID O. RUSSELL MAI 2016

Joy est une mère de famille divorcée qui cohabite avec sa mère accro aux soap opéra, un ex mari qui squatte le sous-sol et un père par intermittence entre ses relations sentimentales. Si petite sa grand-mère lui promettait une vie heureuse et pleine de réussite, celle-ci n'en a pas vraiment pris le chemin. Motivée par une force intérieure et une foi en sa créativité, Joy Mangano fabrique un produit dont elle est persuadée que les femmes américaines ne pourront plus se passer. Grâce à l'aide financière de la nouvelle compagne de son père elle crée une serpillière étonnante et novatrice. Lancée dans les affaires, Joy va vite se rendre compte que ce milieu est un monde de requins peuplés de gens sans scrupules. Elle devra se battre face aux pontes du téléachat et aux fabricants qui n'hésitent pas à voler les idées. Cette fois-ci encore David O. Russell fait de Jennifer Lawrence sa muse cinématographique. Il lui offre un rôle sur mesure qui la place au cœur d'une histoire forte et inspirante. Au-delà de la femme d'exception filmée au cœur d'une vie trépidante qui la mènera à diriger un empire colossal, Joy décrit le parcours d'une femme à la volonté hors norme et farouchement décidée à réussir. On reconnaît bien la patte de l'auteur dans la mise en scène, accordant aux dialogues une vivacité narrative et une qualité d'interprétation ayant fait jusqu'ici de Jennifer Lawrence une comédienne oscarisée. Une comédie légèrement zinzin et inspirée d'une histoire vraie qui livre une épatante déclaration d'amour à la féminité toute puissante.



L'ADOPTION - QINAYA ZIDROU & ARNO MONIN MAI 2016

Qinaya est le premier volume de *L'adoption*, une bande-dessinée signée par le scénariste Zidrou et le dessinateur Arno Monin. C'est aussi le prénom d'une petite orpheline fictive du réel tremblement de terre qui dévasta la région d'Arequipa au Pérou en 2001. À 4 ans, elle est adoptée par Alain et Lynette, couple de quadras vivant en France. Alors que toute la famille l'accueille à bras ouverts, Gabriel, le père d'Alain, résiste à l'amour qui émane de l'enfant. Petit à petit, celui qui a manqué à l'éducation de son fils, va à son tour adopter la nouvelle venue. Comme une seconde chance de révéler et développer son côté paternel. Cette histoire axée sur la transmission, la filiation et le rôle du père est subtile et poétique, à l'image des ouvrages publiés par les éditions Grand Angle. Elle livre avec une douce force un quotidien bouleversé par l'émotion de cette rencontre inattendue. Et la BD prend sur la fin un tournant surprenant qui fait haletter notre palpitant. L'intrigue se poursuit dans notre imaginaire, en attendant impatiemment la suite des événements.



MARINE COMBE



© CELIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 32 : Quand j'ai vécu l'expérience Katena

Katena, c'est la 8e création énigmatique de la compagnie britannique Architects of air. Sortie tout droit des ateliers de Nottingham, elle était présentée en avant-première mondiale à Rennes. Dans le parc du Thabor précisément, sur le carré Duguesclin. Du 8 au 15 mai, Les Tombées de la Nuit proposaient aux Rennais-es de tenter l'expérience de cette sphère colloïdale bâtie en PVC translucide et en PVC opaque. De l'extérieur, on pourrait penser à la reconstitution d'un décor de Mario Kart ou à un village gonflable pour moufflets en liberté, à l'exception qu'ils seraient enfermés dans 590 m². À l'intérieur, rien à voir. Sauf pour les moufflets. Pieds nus, on pénètre dans un autre monde, une autre dimension. Dans laquelle le temps est suspendu et dans laquelle le Sacré côtoie un univers futuriste, entre la cathédrale emplie de vitraux et le vaisseau spatial multicolore. On

s'enfonce dans un labyrinthe de couleurs qui diffèrent le long des couloirs circulaires, bordés d'alcôves et de pièces aux plafonds voûtés. Les matériaux de fabrication filtrent la lumière naturelle et le résultat dépend de la météo. L'expérience est donc unique, propre à ce 12 mai orné de grisaille. On avance avec précaution, on laisse nos pieds glissés sur le sol, on a la sensation de ne plus savoir marcher correctement. L'impression que tout se passe au ralenti. Les enfants se déplacent pourtant à vive allure, à quatre pattes ou debout, les visiteur-e-s s'assoient, discutent, observent pour certain-e-s, s'allongent, s'affaissent et tâtonnent contre les parois pour d'autres. On prend le temps d'apprécier la quiétude que cette expérience procure, la douceur de la structure et on se laisse submerger par la fatigue de cette lumière surnaturelle, on pourrait rester là des heures durant.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNÉ CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUOK MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR